

longe d'un peu plus près la côte de Cilicie, rangeant successivement les caps Kiz-Liman (Posidium), Cavaliere (Zéphyrium), Lissan el-Cab (Sarpédon), l'embouchure du Gueuk-Sou (Calycadnus), celles du Lamas-Sou et du Sarkand-Déré-Sou, pour atteindre au fond d'un golfe profond le mouillage de :

Mersina, en turc *Mersa*, petit port à l'embouchure du Guzel-Teurrèh, qui a acquis quelque importance depuis que les steamers français et autrichiens l'ont pris pour leur escale sur la côte de Karamanie. Quelques maisons et quelques ruines environnent le port, mais les unes n'offrent au voyageur aucune commodité, les autres aucun intérêt.

Paquebots à vapeur.—*Messageries françaises*, tous les 15 jours, le vendredi pour Alexandrette, les échelles de Syrie et de l'Égypte; le mercredi pour Rhodes, Smyrne, correspondance avec Constantinople, etc. — *Lloyd autrichien* tous les 15 j. le lundi pour Chypre; le jeudi pour Alexandrette, Lattakieh et Beyrouth.

Débarqué à Mersina, on se dirige vers l'E., à travers une plaine étroite, reserrée entre la mer et une rangée de collines peu élevées. La route franchit (8 kil.) un ruisseau, laisse à dr. les v. de Karadouvar, Kazanli et Yéni-Keui, incline légèrement vers le N., à mesure que la plaine s'élargit, et conduit (22 kil.) au bord du lit desséché ou marécageux du Tarsous-Tchaf (ancien Cydnus), dont elle remonte le cours en se dirigeant vers le N. Ce fleuve était autrefois navigable jusqu'au-dessus de Tarse, et se jetait dans une lagune nommée Rhexma, qui servait de port à cette opulente cité. On aperçoit bientôt Tarsous, entouré de grands et de magnifiques jardins, qui lui donnent plutôt l'aspect d'un parc que celui d'une ville. C'est à travers des champs fertiles et bien cultivés que l'on arrive (8 kil.) à

Tarse (en turc *Tarsous*), l'ancienne **Tarse** (4 h. de Mersina).

Histoire.—La fondation de Tarse est attribuée à Sardanapale, mais elle reçut de bonne heure une colonie d'Argiens. Elle fut prise et pillée par Cyrus le Jeune, qui conclut un traité d'alliance avec son gouverneur Syennesis, espèce de satrape indépendant qui prenait le titre de roi. Alexandre le Grand s'en empara sans coup férir; c'est là que le conquérant faillit mourir d'une fièvre grave, contractée à la suite d'un bain froid dans le Cydnus. Tarse appartint ensuite aux Séleucides, et transitoirement aux Ptolémées. Pompée la réduisit en province romaine; mais dans la guerre civile, elle embrassa le parti de César, qui l'honora d'une visite et lui donna le nom de Juliopolis. Plus tard Cassius lui fit payer ce dévouement en la mettant au pillage; mais bientôt Marc-Antoine lui rendit ses privilèges. Il y donna des fêtes splendides à la reine Cléopâtre, qui se promena sur le fleuve, en costume d'Aphrodite, sur une galère magnifique. Auguste et les empereurs complèrent aussi cette ville de bienfaits; elle devint leur base d'opérations contre les Parthes et les Perses. C'est là que moururent l'empereur Tacite, son père Florian, Maximin et Julien, qui y fut enterré. Prise par les Sarrasins, elle fut reconquise, à la fin du x^e siècle, par Nicéphore, pour retomber bientôt définitivement sous la domination musulmane.—Tarse, enrichie par le commerce, était connue aussi par ses philosophes et ses littérateurs. Elle donna le jour au grand apôtre saint Paul.

État actuel.—Tarsous est bâtie dans la plaine entre le Cydnus et une rangée de montagnes peu élevées. La ville antique occupait une surface de terrain quatre fois plus étendue que la ville moderne, car le Cydnus traversait ses murs, tandis qu'il coule maintenant dans la plaine, à 1 kil. environ des faubourgs. Les maisons sont pour

la plupart couvertes en terrasse; quelques-unes des plus grandes et des plus considérables sont bâties avec des pierres empruntées aux ruines de l'ancienne Tarse. Une partie de la ville est entourée d'un mur dont on attribue la construction au khalife Haroun-ar-Reschid. La population de Tarsous varie avec les saisons. En hiver elle s'élève jusqu'au chiffre de 12 000 hab., dont la plupart sont des Turcs et des Turcomans, qui remontent dans les montagnes en été pour éviter la chaleur accablante et les pernicieuses influences de l'air de la côte. Il ne reste alors dans Tarsous que 200 familles arméniennes et 100 familles grecques environ, qui composent toute la population fixe et permanente de la ville. Tarsous est suffisamment riche et commerçante; elle sert d'entrepôt pour le sucre qu'on importe de Damiette, le café qu'on tire de l'Yémen, le sucre et le café qui viennent de Malte. D'ailleurs le pays environnant produit en abondance toutes sortes de grains.

Tarsous renferme de beaux monuments, soit de l'antiquité, soit du moyen âge: un *château*, qu'on attribue au Sultan Bajazet, domine la ville. Dans la partie O. s'élève un monument de la même époque, bien conservé, qui était une sorte de poste établi pour la surveillance de la route, et qui, en effet, domine la place et le cours du Cydnus. A 200 pas environ de cet édifice, au S.-O., et sur une éminence s'étendent les ruines d'un grand *monument circulaire* dont la destination primitive est restée jusqu'ici inconnue. A l'E., sur les bords du Cydnus, on aperçoit d'autres ruines qui appartiennent à un *théâtre*; mais l'édifice le plus curieux de l'ancienne Tarsous est le **Deunuk-Tach** (pierre tournante) situé, au S.-E. de la ville, au milieu d'un jardin d'arbres fruitiers qui en masque la vue, et sur la rive dr. du Cydnus. C'est un vaste pa-

rallélogramme de 87 mètr. de longueur, 42 mètr. de largeur, 7 mètr. 60 centimèt. de hauteur, construit en poudingue (mélange de petits cailloux, de chaux et de sable liés par un ciment). Dans l'intérieur de ce parallélogramme et aux deux extrémités s'élèvent deux blocs de forme cubique. La base et le pourtour du parallélogramme, ainsi que les constructions qu'il renferme, sont garnis d'un grand nombre de pièces de marbre blanc de la plus grande beauté. Ce même marbre réduit en fragments ou en poussière couvre la partie supérieure des murs d'enceinte; ceux-ci présentent, à une certaine hauteur, des cavités symétriques qui recevaient évidemment des plaques de marbre, aujourd'hui disparues. En 1836, M. Gillet, consul de France à Tarsous, fit pratiquer des fouilles dans l'intérieur de ce monument, afin d'en découvrir la destination. Ces tentatives n'eurent aucun résultat sérieux. On ne trouva que des débris de marbre, des fragments de poterie rouge, et un doigt en marbre blanc qui paraissait avoir appartenu à une statue colossale placée jadis dans l'édifice. Sa destination est restée jusqu'ici l'objet d'opinions diverses entre les savants. Cependant le plus grand nombre s'accorde à considérer le Deunuk-Tach comme un monument funéraire; et quelques-uns croient pouvoir affirmer que les deux cubes tout au moins sont des tombeaux; M. Victor Langlois pense que ce pourrait bien être le tombeau de Sardanapale I^{er}. Quoi qu'il en soit, le Deunuk-Tach remonte à une très-haute antiquité; c'est un produit de l'art asiatique, mais un produit légèrement modifié par des restaurations faites à l'époque de la domination grecque.

De Tarse à Adana, Baya et Alexandrette, R. 94; — à Afion-Kara-Hissar, R. 95; — à Alexandrette par mer, R. 98; — à Kaisarièh, R. 96; — à Konièh, R. 95.

ROUTE 94.

DE TARSE A ALEXANDRETTE,

PAR ISSUS ET BATA.

(33 heures.)

En partant de Tarse, on traverse une plaine sans intérêt que baigne le Sarus (*Seikhoun-Tchâi*), et on arrive à (7 h.) **Adana**, V. fort grande, dont la population s'élève à 40 000 âmes. Les jardins mêlés aux habitations donnent à la ville une certaine physionomie champêtre. Pline, Ptolémée, Dion Cassius et autres anciens parlent d'Adana; les princes turcs Reschid et son fils Mohammed en ont été les modernes reconstruteurs.

On sort d'Adana par un pont fortifié, attribué à Justinien; on franchit une plaine à peu près semblable à la précédente, on passe un gros ruisseau et on atteint (6 h.)

Missis, l'antique **Mopsuestia**, qui n'est qu'une vaste ruine avec 30 familles à peine. Le Djéhan-Tchâi (Pyramos) la coupe en deux: le quartier de la rive gauche se nomme Kéferbina. Sous les empereurs romains, Mopsueste porta les titres de « Hadriana, Sacra, Libera et Asylos; » elle avait ses lois, et s'intitulait alliée et fédérée de Rome.

En sortant de Missis, on gravit un col de la magnifique montagne *En-Nour* (de la lumière), on arrive au v. de (6 h.) *Kourid-Koulak* (oreille de Loup), et on débouche sur le golfe d'Alexandrette (2 h. 30 min.) par le *Démir-Kapou* (porte de Fer), défilé romantique, qui est la plus occidentale des deux anciennes **portes ou pyles amoniques**. On passe à côté de ruines qui sont celles de l'antique *Castabulum*, et l'on atteint (2 h.) un village dont le double nom, *Karakaïa* (roche noir) et *Tell-Arakli*, indique la transition du pays turc au pays arabe. On franchit (1 h.) un grand ruisseau, et on s'engage dans le défilé qui mène à la vallée

d'une microscopique rivière appelée *Déli-Tchâi* (rivière furieuse), l'ancien Pinarus (2 h.); on est alors sur le champ de bataille d'**Issus**. L'emplacement de la ville de ce nom est marqué par des ruines, à une petite heure au S.-E. de la rivière. A travers les récits contradictoires des historiens, voici les détails géographiques qui paraissent établis: Alexandre était à Mallus (mont Karatach ou pierre noire, à l'entrée du golfe), quand il apprit que Darius était arrivé à Sochi, en Syrie; il marcha vers les Pyles syriennes (*Démir-Kapou*) qu'il passa le second jour, et arriva à Myriandros. Darius passa à son tour les Portes amoniques (dans l'*Akma-Dagh*, 6h. N.-E. d'Issus), et se plaça sur les derrières d'Alexandre; il atteignit Issus, et continua la poursuite de son ennemi, qui se retourna alors et marcha vers les Pyles; l'armée, rangée en colonne tant qu'elle resta dans le défilé, se déploya en ligne dans la plaine (vers *Kuretur*), attaqua les Perses massés sur la rive N. du Pinarus, et les mit en déroute. Le nom de **Nicopolis** perpétua ce fait mémorable, soit que ce fût une ville nouvelle distincte d'Issus, comme le veulent Strabon et Ptolémée, ou la même, comme le prétend Étienne de Byzance. La plaine ne contient que les ruines d'une seule ville, tout près du village de *Keui-Tchâi*, et sur la rive N. du ruisseau de ce nom. La plaine d'Issus a deux grandes lieues de longueur, depuis les ruines jusqu'au ruisseau de Payasse, ou sont les vestiges de l'antique **Baya**, à 1500 mèt. du village de *Kuretur*.

La petite ville de **Payas**, à 1 h. 30 du ruisseau, est un port avec un bazar, où Ibrahim-Pacha essaya d'attirer le commerce de cette région montagneuse. On s'engage ensuite dans le défilé des Portes syriennes jusqu'à la baie d'Alexandrette, et, 3 h. après Payas, on entre dans cette ville (V. R. 98).

ROUTE 95.

D'AFIOUN-KARA-HISSAR A KONIËH ET A TARSE,

PAR LES PORTES CHLICIENNES (107 lieues.)

De Kara-Hissar à Ak-Schéhr, la route reste constamment dans la large vallée de l'Akkar-Sou, en suivant indistinctement l'une ou l'autre des deux rives, semées de nombreux villages, parmi lesquels nous nommerons, au N., Surménèh (ruines), Suleymanieh, Buyuk-Tchobanlar (les grand bergers), Férélu; au S., Kerbalu et Bardaklu, entre lesquels s'étend la fameuse plaine d'**Ipsus**, où se livra, en l'an 301, la bataille qui décida du sort de l'empire macédonien partagé par les successeurs d'Alexandre.

Bulvouden (10 h.), l'antique **Polybotus**, est une ville peuplée de 3000 musulmans, et où s'embranchent la route de Constantinople, venant de Seïd-el-Ghazi; c'est une station où le voyageur peut trouver plusieurs khâns et des provisions. Celui-ci offre des ruines nombreuses, de même que le village voisin de **Karaman**, à 1 h. E.-N.-E.

La plaine devient marécageuse après Bulvouden et aux approches du lac d'Eber (*Eber-Gueul*). On passe l'**Akkar-Sou** sur une chaussée élevée, de plus de 6 kil. de long, et, longeant le pied du pittoresque Sultan-Dagh, haut de 12 à 1300 mèt. au-dessus de la mer et seulement d'environ 400 mèt. au-dessus de la plaine, on rencontre (5 h. 30) **Isaklu**, puis on franchit une zone de terrains fertiles et bien cultivés, large de 2 kil. et arrosée par plusieurs ruisseaux qui descendent de la montagne, notamment celui de *Déré-Keui*; c'est vers ce dernier point qu'était l'antique **Thymbrim**, théâtre de la victoire célèbre qui fit passer l'Asie mineure des Lydiens aux Perses. Viennent ensuite deux autres villages, *Yasian* et *Nyrdyr*, et enfin (3 h. 30 min.)

Ak-Schéhr, ou la ville blanche,

est une jolie petite ville arménienne, située à moins de 2 h. du grand lac qui porte le même nom, sur le flanc d'un coteau où ses maisons s'étagent gracieusement.

On continue à marcher au S.-E. et, après avoir passé le village de *Karyat*, on entre dans une plaine bien ombragée d'arbres, avec des villages et des champs cultivés. On passe de cette plaine dans celle d'*Ilgun* (9 h.), remarquable par ses deux lacs et par la petite ville qui lui donne son nom. Un chemin fort difficile, dans un pays de montagnes peu élevées, mène (5 h.) au lieu nommé *Khadun-Khin* ou le *Khân-de-la-Dame*, puis à (4 h.)

Yurghan-Ladik, par abréviation de *Yuruk-Khân Ladik*, *Ladik-des-Vagabonds* (Turkomans), l'ancienne **Laodicea-Combusta**, où le touriste doit s'arrêter pour visiter les nombreuses ruines gréco-byzantines. Nommée d'abord Séleucie et fondée par Séleucus, elle paraît n'avoir pris le nom de **Laodicee** qu'après avoir été brûlée et rebâtie. L'assertion de Strabon, qui veut tirer le surnom de **Combusta** de la nature volcanique du pays, est contredite par Hamilton, au point de vue géologique. La vallée où s'élève Laodicee est une sorte de cul-de-sac dominé par de petites hauteurs intéressantes à étudier pour le géologue: la plus saillante est un rocher appelé *Kiz-Kaïassi* (le rocher de la jeune fille), sans doute en mémoire d'une jeune fille qui se serait précipitée du haut de ce pic pour échapper aux derniers outrages. Le nom et l'histoire se retrouvent à chaque instant dans la Turquie d'Europe et d'Asie.

Une route de 9 h. fort accidentée, mais agréable au point de vue pittoresque, conduit à **Konièh**: cette route est ancienne, et son importance depuis la conquête turque est attestée par les khâns et les villages, tous ruinés aujourd'hui, qu'on rencontre à peu près de 2 en 2 heures.

Konièh, l'antique **Toonium** (47 h. d'Afioun - Kara-Hissar), dont Strabon vante la belle construction (ἡ συνακταμένον), que Pline appelle « la très-célèbre. » métropole provinciale sous le Bas-Empire, devint à partir de l'an 1074 le siège de l'empire Turk-Seldjoukide ou Koniarite en Asie-Mineure. La splendeur de Konièh, sous ces nouveaux maîtres, est attestée par les ruines de plus de 20 *médressés* ou collèges (le même chiffre que Bagdad même), et par ses autres monuments, dont les trois plus importants sont la *Mosquée-d'Or* (Schérif-Altoun-Djami), celle de Sultan-Ala-Eddin et celle de Sultan-Sélim; les *tombeaux* de plusieurs saints personnages, dont le plus célèbre est le poète derviche Djélaledin, auteur du beau poème persan *Mesnevi*. En 1532, Soliman le Grand s'arrêta à Konièh pour visiter ce monument: mais aujourd'hui l'état de ruine de tous ces tombeaux sacrés prouverait peu en faveur de la ferveur musulmane, bien qu'ils soient le but d'un grand concours de pèlerins.

La merveille de Konièh est la ruine qui a été le **palais des Seldjoukides** et dont des pachas inepes ont imaginé de faire une carrière: aussi peut-on à peine, aujourd'hui, y reconnaître le plan primitif: mais on peut s'en faire une idée par ce qui reste de la salle principale, et notamment par des pendentifs et par un plafond d'une ornementation brillante et assez compliquée. Ce qui est mieux conservé, ce sont deux monuments attribués tous deux au sultan Ala-Eddin: la mosquée qui porte son nom et la *médressé bleue*. La *Mosquée d'Ala-Eddin* est décrite en ces termes par M. Texier, qui la regarde comme le type de l'architecture seldjoukide: « La porte est située au fond d'une niche décorée d'un encorbellement en pendentif. Les méandres qui l'encadrent sont en marbre noir, incrusté dans la pierre cal-

caire. Une longue inscription, extraite du Coran, forme la bordure extérieure. La porte est flanquée de deux minarets: les deux colonnes sont en briques, incrustées de croix en faïence bleue; leur plan est composé d'un faisceau de colonnettes alternativement anguleuses et demi-circulaires. Tout l'encadrement du soubassement est en marbre noir, et les 2 niches ouvertes que l'on voit à droite et à gauche communiquent à deux cellules. »

La *Médressé-Bleue* a aussi beaucoup souffert; mais la grande salle du centre est bien conservée, avec ses mille ornements et ses faïences émaillées, dont les arabesques sont des caractères entrelacés, formant des fragments du Coran. On prétend même que le texte entier du livre sacré pouvait se lire sur les murs du monument à l'époque de sa splendeur. La couleur qui domine dans cette ornementation variée a valu à cette *médressé* le nom sous lequel elle est connue.

Dans les environs immédiats de la ville, le touriste pourra visiter le théâtre de la victoire des Egyptiens sur les Turcs, en 1834.

A partir de Konièh, on voyage pendant 18 heures dans une immense plaine couverte d'efflorescences salines qui donnent à la végétation un caractère tout particulier. Au bout de 6 heures, se trouve le village de *Khakoun*, au milieu d'un terrain marécageux, à la sortie duquel on atteint (3 h. 30) *Ismil*, grand village avec des ruines antiques; 4 heures après *Ismil*, une fontaine où l'on stationne quelques instants; à peu de distance s'élève le v. de *Geiweh* avec des ruines, et plus loin (10 h. d'*Ismil*)

Karabounar, à l'entrée d'une cavité occupée par un lac salé. Cette petite ville est surtout habitée par des Turcomans qui y hivernent et passent l'été dans la plaine de Sultan-Khân. Sultan-Sélim y a fait construire une *mosquée* qui tombe en ruine: tout

près est un beau khân, avec une toiture en plomb, dont la plus grande partie a été fondue pour faire des balles.

On laisse ensuite sur la gauche (15 m.) quelques ruines, et, plus loin (1 h. 15), un ancien cratère fort curieux. Ses bords de lave noire basaltique entourent un cône central, composé de cendres noires, et d'une hauteur de plus de 30 mètres. L'espace entre ce cône et les bords est rempli d'eau et contient par endroits d'excellentes pâtures. En sortant de tout ce massif volcanique, on descend dans une plaine dont le fond est occupé par un lac marécageux, appelé *Ak-Gueul* (lac blanc). On rencontre successivement *Aïrat*, *Harchan*, *Bektik* (5 h. 30). La route est supportable jusqu'à ce point, mais ensuite elle traverse des ruisseaux et des marais qui ne finissent qu'à (2 h. 30)

Erekli, petite ville de 850 maisons, agréablement située, mais dont les habitants passent pour inhospitaliers. C'est peut-être l'ancienne *Cybirtra*.

La plaine d'*Eregli* finit à (5 h.) *Tchagan*, où l'on commence à s'engager dans le massif du *Bulghar-Dagh*. Après une ascension de 1 h. 30 min., on arrive aux sources d'un ruisseau qui s'ouvre une passe étroite parmi les basaltes et qui finit par déboucher sur (4 h.) *Oulou-Kischlak*, beau village turcoman, dans la plaine de ce nom, avec un khân et une station de poste. On suit la vallée et on traverse un pays bien peuplé et bien cultivé, avec jardins et vignobles: on laisse sur la droite une vallée d'un fort bel aspect, nommée *Alaguga*, au delà de laquelle commencent les fameuses **Portes ciliciennes**. On passe au pied de plusieurs fortins et redoutes élevés par les Turcs et les Egyptiens, à l'époque de la guerre de Syrie, en 1838. Le pays, très-beau jusque-là, devient admirable par la succession de panoramas d'un effet grandiose et varié; et, bien qu'on voyage con-

tinuellement dans une vallée profonde et dominée par des hauteurs gigantesques, de très-nombreuses coulées latérales laissent apercevoir des lointains magnifiques. Pour le géologue, cette excursion est d'un intérêt puissant, à cause de la variété des roches et des substances minérales qu'il rencontre. Le calcaire domine dans le massif de *Bulghar-Dagh*, mais les terrains volcaniques s'y rencontrent à chaque pas. On débouche enfin sur la Cilicie, près d'un pont jeté par les Egyptiens pendant leur occupation sur un torrent appelé *Scheker-Bounar* (la source de sucre). Un peu plus bas se voient les ouvrages construits à la même date par l'armée d'Ibrahim-Pacha, et où l'on trouve une entente de l'art des fortifications bien supérieure à ce qu'on peut s'attendre à voir en Orient. La route descend rapidement, franchit un petit contre-fort, et arrive (12 h.) à la formidable passe de *Kulek-Boghazi*, qui semble être plus spécialement les *Pylæ* des anciens, si l'on en juge par les vestiges de travaux, de forteresses et d'inscriptions qu'on rencontre dans les environs. Ce passage fut franchi dans trois occasions mémorables par Cyrus le jeune, par Alexandre le Grand et par Septime-Sévère.

On doit s'arrêter à la sortie de la passe pour se reposer un peu, et, si l'on en a le loisir, faire un détour de 2 heures pour visiter, à l'O., les mines de *Guenlek-Maden*. On revient ensuite sur la route et on s'arrête (1 h. 20) à un khân où s'embranchent les deux routes de Tarse et d'Adana: la première, tirant presque au S. et suivant à quelque distance la vallée du *Tarsous-Tchai* (Cydnus). On rencontre successivement *Bostanlu Keui* (village des jardins), qui passe pour être l'antique *Mopsuere*, le khân de *Mizarlik*, et divers villages turcomans, et on descend en passant un pont sur le *Cydnus* à (7 h.) Tarse (v. R. 93).

ROUTE 96.

KAISARIËH ET SES ENVIRONS.

Kaisariëh, l'ancienne Césarée (*Kaisariya*), est une ville fort antique et antérieure à la période gréco-romaine. Sous le nom indigène de Mazaca, elle était la capitale de la Cappadoce, et fut prise par Tigrane, allié de Mithridate. Les premiers Césars ajoutèrent à ce nom celui de Casarea, qui peu à peu supplanta l'autre et s'est conservé dans le nom turc. Sans croire qu'au temps de Sapor (qui la prit en 268 et passa la population par les armes) elle eût 400 000 habitants, on peut inférer de cette exagération même son importance première.

M. Texier pense que la ville actuelle est située à 1/2 kilomètre à l'E. de la ville ancienne, dont les ruines seraient celles que les habitants appellent *Eski-Kaisariëh*. « Le château, formant une kassabah entourée de murs, est assez vaste pour offrir un asile à un grand nombre de familles. Tous les bazars, les khâns et les tékiés sont groupés à l'entour : c'est le centre de la ville musulmane. Les bazars et les boutiques sont bâtis en moellons de lave réunis par un mortier d'argile : le tout est couvert en terrasse d'argile battue. Le palais du pacha est une grande cour entourée de portiques donnant accès aux différents bureaux et à la salle de réception. » Non loin de là sont les chapelles sépulcrales des saints et des personnages célèbres; elles sont de forme octogone et d'un style arménien.

La grande mosquée est du xiv^e siècle, et consacrée à la mémoire du saint derviche Houen : le style en est d'une simplicité qui contraste vivement avec l'ornementation éclatante du *turbé* (tombeau) octogone du derviche.

Ascension du mont Argée. — Le voyageur pourra tenter, accompagné d'un guide intelligent, une

ascension pénible, mais fort belle, celle du mont Argée (Ardjich-Dagh), massif volcanique au triple sommet neigeux, de près de 4000 mètres de haut, et des flancs septentrionaux duquel l'œil embrasse un immense et pittoresque horizon, composé surtout d'une multitude de vallées qui, de cette hauteur, semblent ne former qu'une plaine sans fin. Une demi-ascension serait même un préliminaire indispensable au voyageur pour se guider dans le choix de ses excursions dans les environs, excursions qui exigeraient une dizaine de jours.

Les lieux les plus importants à visiter dans les environs de Césarée sont : le monastère arménien de Saint-Jean (*Sourp-Garabed*) et le monastère grec de Taxiarchi, dont l'évêque porte le titre d'évêque de Nazianze : mais la célèbre patrie de saint Grégoire est loin de là, et n'est plus qu'une ruine connue par la tradition seule des indigènes.

La vallée d'Urgub (14 h. O.) est plus éloignée : le touriste pourra ne la visiter qu'en passant à portée d'Indjé-Sou, station nommée plus bas sur la route de Tarse et sur celle de Koniëh (v. p. 571). D'Indjé-Sou, on s'enfonce dans un pays très-ondulé et déchiré par les bouleversements volcaniques : on trouve un ravin qui s'élargit peu à peu et forme, à sa jonction avec un autre ravin venant du S.-O., une plaine d'un caractère probablement unique : c'est le bassin où s'élève la ville d'Urgub. La plaine, aussi bien que la déclivité des coteaux qui l'entourent, est semée d'innombrables cônes aigus et ponçeux; les plus hauts sont précisément ceux des terrains bas. C'est par l'action érosive des eaux que la géologie explique ces aiguilles si étranges. Dans la ville même, elles sont si nombreuses qu'elles gênent la circulation; plusieurs de ces dernières ont été travaillées de main d'homme. Un très-grand nombre

de ces cônes ont été creusés et utilisés comme sépulture depuis les Cappadociens jusqu'aux habitants modernes de la vallée : les plus curieux de ces caveaux sont grecs ou byzantins. Plusieurs voyageurs, notamment Hamilton et Texier, ont donné des descriptions détaillées de cette gigantesque nécropole; mais le premier explorateur qui en a parlé en France, au siècle dernier, avait trouvé dans le monde savant une complète incrédulité. Quelques monuments et vestiges de la bonne époque de l'art grec se voient aussi dans la vallée.

ROUTE 97.

DE KAISARIËH A TARSE,

PAR LES PORTES CILICIENNES.

Cette route se confond avec la précédente depuis la ville jusqu'à Indjé-Sou, d'où l'on se dirige au S. à travers une plaine de plus de 1000 m. de hauteur, avec deux lacs qu'on laisse sur la gauche, après avoir quitté un terrain volcanique utilisé par les chrétiens du pays pour la culture de la graine d'Avignon (*Rhamnus infectorius*). On ne trouve que des ruines jusqu'à

Kara-Hissar (château noir). — Le château qui domine cette ville et qui s'appelle *Zindjibar* est une construction curieuse et hardie qui couronne un cône volcanique et qu'on croit être l'antique forteresse de **Nora**, où Eumène soutint son fameux siège. Ainsworth, qui a pris le plan de cette position, constate que la description de Plutarque s'y adapte exactement; en tout cas ce lieu, qui commandait l'embranchement des routes de Césarée à Iconium et à Tarse, a dû être très-anciennement fortifié.

La route s'engage ensuite dans un défilé fort étroit, d'un effet pittoresque et varié, surtout au débouché, où se voit un khân (4 h.) : viennent ensuite (2 h. 15) Mishi,

(3 h.) Tëna-Keui, (2 h.) *Eski-Andavel*, dont le nom seul suffirait pour rappeler l'antique Andabilis. Après ce village, on franchit un gros ruisseau qui coule à l'O., puis un col long et bas qui sépare les anciennes provinces de Garsauritis et de Tyanititis, et l'on entre à (3 h. 30)

Nigddèh, une ville relativement moderne, qui paraît avoir hérité de l'importance de Tyane. En 1460, une sorte de chef féodal de Nigddèh, Ishak-Pacha, fortifia la ville, dans des velléités d'indépendance qui furent vite comprimées. Le tombeau de Fatma-Khadun, princesse qui mourut à Nigddèh, en 1620, dans un pèlerinage à la Mecque, est le seul monument du lieu; c'est une œuvre de la bonne époque de l'art persan. Le monument consiste en une construction octogone, avec une colonnette engagée à chaque angle; le tout est surmonté d'une pyramide également octogone de 8 m. de haut. Parmi les ornements élégants et variés qui enrichissent les portes, on remarque des oiseaux à figure humaine et qui semblent figurer l'*Anka*, oiseau fabuleux des légendes musulmanes. De Nigddèh à Bor (2 h.) on rencontre diverses ruines : mais les plus curieuses sont à (1 h. 30) *Kilisès-Hishar*, qui est l'antique Tyane, patrie du célèbre Apollonius. Un superbe aqueduc, dont 50 arcades seules sont encore debout, est à peu près tout ce qui reste de la ville antique.

Après Tyane, on se dirige à l'O.-S.-O., en laissant à égale distance la ligne de marais du Beklik-Sou, à droite, et les derniers coteaux du Bulghar-Dagh, à gauche. On traverse une plaine peu habitée, sillonnée de torrents et de gros ruisseaux qu'on franchit l'un après l'autre, et enfin une agglomération de tumuli fort curieux annonce le voisinage d'Eregli, où l'on arrive au bout de 13 h. — D'Eregli à Tarse (31 h.), v. R. 95.